« Miroirs des temps », de Pascal Convert, avec le maître verrier Olivier Juteau, au cimetière de la Miséricorde, à Nantes. MARTIN ARGYROGLO

Un Voyage à Nantes tout en théâtres d'ombres

Entre installations dans l'espace public et expositions, le festival artistique prend cette année un tour spectral et fantasmagorique

REPORTAGE
NANTES

Est-ce une manif, une procession ? Le parvis de la basilique Saint-Nicolas, dans le centre-ville de Nantes, grouille de géants en deux dimensions, monumentales silhouettes noires comme sorties d'un tableau de Jérôme Bosch. On y croise des hommes à tête d'oiseau, des singes ricanants qui brandissent des drapeaux, une chèvre debout, mais aussi un squelette, un esclave ou un pêcheur. C'est un cortège sombre et extravagant, un bal gesticulant et ambigu qui accueille, cet été, les visiteurs du Voyage à Nantes.

L'inclassable Hélène Delprat, peintre férue d'histoire, de cinéma et de littérature, a ainsi imaginé un théâtre d'ombres à l'échelle de la ville sur cette intime place Félix-Fournier, mais aussi sur la plus emblématique place Graslin, où, l'an dernier, trônait une joyeuse piste de roller. Cette fois, l'ambiance n'est pas à la fête, et un ange aux bras ouverts et ailes déployées fait face à un grand haut-parleur tout aussi noir. Plus loin encore, le trident de la majestueuse fontaine de la place Royale a été remplacé par un drapeau à l'héraldique bretonnante imaginaire, que l'on retrouve sur des fanions annonçant le festival dans toute la ville. Ce faux théâtre d'ombres, où l'ambiance pré-apocalyptique se fait carnavalesque, s'intitule « Le Théâtre des opérations », et donne le « la » d'une manifestation qui arrive sur fond de guerre en Ukraine, de 7e vague de pandémie de Covid et de crise climatique.

C'est dans un cimetière de la ville, celui de la Miséricorde, que l'on peut poursuivre l'exploration. Le plasticien, écrivain et historien Pascal Convert a été invité à y concevoir une œuvre pérenne, qui vient compléter la collection permanente d'une soixantaine de pièces ajoutées au fil des étés. L'artiste, chez qui la question de la mémoire et de l'oubli est au cœur du travail, y a conçu une subtile installation, disséminée entre les tombes les plus anciennes, *Miroirs des temps*, soit un ensemble de stèles en verre aux airs d'hologrammes, avec une face plane et l'autre en creux, représentant des cervidés se promenant dans les lieux, qui fonctionnent comme des *memento mori* traversés par la lumière, paisibles figures fantomatiques posées à même le sol.

C'est un cortège sombre et extravagant qui accueille les visiteurs

Les masses de verre ont été travaillées afin de créer des sortes de volutes ou de halos brumeux. Là où la matière s'est fendue à la cuisson, l'artiste a ajouté des sutures à la feuille d'or, à la manière des *kintsugi* japonais, si bien qu'on a l'impression qu'elles ont toujours été là, qu'elles ont eux aussi déjà subi le passage du temps dans ce lieu bucolique.

Gracieuse usine fantôme

Retour en centre-ville, où Pascal Convert a une exposition dans les espaces intérieurs et extérieurs du passage Sainte-Croix. Intitulée « Le Temps du sacré », elle réunit une sélection de ses œuvres en écho à son intervention au cimetière avec, en particulier, son travail sur la disparition des *khatchkars*, stèles arméniennes réduites en poussière sur certains sites patrimoniaux à la frontière avec l'Azerbaïdjan.

Autre théâtre, cette fois sans personnages : l'espace de la HAB Galerie a été confié à l'artiste allemand Michael Beutler, qui y déploie une ribambelle de draperies de papier coloré, hautes de plusieurs mètres, et posée contre l'architecture du lieu, notamment ses puits de lumière. Les machines à fabriquer le papier, pour le compresser et lui donner ces formes ondulées, tout est là, comme une gracieuse usine fantôme.

Plus gaie et chatoyante est l'installation d'Alexandre Benjamin Navet, sur la place du Commerce. Le jeune artiste, à la formation de designer, s'est employé à recréer, façon décor de théâtre, les façades disparues de cette place qui se trouvait à l'origine en bordure du fleuve, ancien port du négoce du vin. Les silhouettes dessinées à échelle 1, comme un carnet de croquis, s'accompagnent d'ornementations, clins d'œil à l'histoire de la ville, entre les parasols des cafés de la place inspirés des motifs des tissus à tampons locaux et des blasons bijoux apposés aux balustrades des immeubles.

Parmi les autres nouveaux rendez-vous, le château des ducs de Bretagne accueille le photographe Charles Fréger avec une série inédite à travers l'Inde sur les mascarades du Ramayana, épopée fondatrice de l'hindouisme. Le Néerlandais Krijn de Koning intervient de façon chromatique et pérenne, mais plus austère, avec un jeu sur l'architecture, à proximité de l'île Feydeau. Le peintre Julien Colombier a recouvert deux des tramways circulant dans la ville de ses jungles sombres et oniriques, et une brèche en bois, signée par un collectif d'architectes, permet une circulation piétonne inédite sur l'île de Nantes, préfiguration de nouvelles métamorphoses urbaines. ■

EMMANUELLE JARDONNET

Le Voyage à Nantes, jusqu'au 11 septembre. Levoyageanantes.fr

A Aix, l'« Idomeneo » de Mozart pris au piège de la débâcle japonaise

Pour ses débuts aixois, Satoshi Miyagi a préféré la scénographie à la musique

OPÉRA
AIX-EN-PROVENCE (BOUCHES-DU-RHÔNE) - *envoyée spéciale*

Depuis un *Mahabharata* présenté à la Carrière de Boulbon, lors de sa première venue au Festival d'Avignon, en 2014, puis une *Antigone*, de Sophocle, montée dans la cour du Palais des papes en ouverture de l'édition 2017, on sait que le Japonais Satoshi Miyagi est plus scénographe que metteur en scène. Ses débuts aixois au Théâtre de l'Archevêché dans l'*Idomeneo* de Mozart le prouveront une fois de plus.

Pas plus que les enjeux vitaux de la tragédie n'avaient troublé la fascinante eau noire du plateau avignonnais, le dispositif aixois, peuplé d'éléments cubiques mus par des silhouettes aperçues à claire-voie, ne permettra aux protagonistes mozartiens, juchés en équilibre à l'instar de symboles, d'incarner et d'exprimer pleinement le cheminement tragique qui mène à l'acceptation du destin assigné par les dieux.

Esthétique luxuriante

Vainqueur des Troyens, Idoménée, le roi de Crète, a été sauvé du naufrage par Neptune. Il devra sacrifier en retour la première personne qu'il rencontrera. C'est, hélas, son fils Idamante. En tentant de soustraire son enfant à la mort par subterfuge, le père provoquera la destruction de son royaume. Il faudra le sacrifice consenti de la princesse troyenne, Ilia, pour que la malédiction se retourne, qui signe l'abdication du roi.

Cette abdication est au cœur du dispositif « miyagien », la voix du deus ex machina s'exprimant via le type d'appareil qui diffusa sur les ondes, le 15 août 1945, le discours de l'empereur Hirohito sur la reddition du Japon, et annonça la fin de la seconde guerre mondiale. Elle est une manière de mettre au second plan les affects individuels des grands de ce monde pour laisser place à la voix puissante du chœur (magnifique), ces morts au combat que l'on voit dès le début en tenue militaire, brassard et soleil rouge sur fond blanc. En donnant leur vie, ces anonymes de l'histoire ont fait bouger le monde. Miyagi réclame pour eux leur dû d'honneur et de reconnaissance. Si le concept rejoint la problématique identificatrice de Romeo Castellucci dans le charnier de *Résurrection*, au Stadium de Vitrolles (Bouches-du-Rhône), tout est ici décliné – beauté des costumes de cour, lumières, grands panneaux coulissants – dans une esthétique luxuriante.

Est-ce d'avoir été réifiés telles des statues sur piédestal ? Les chanteurs semblent vocalement empêchés. Tel l'Idomeneo sans éclat de Michael Spyres, dont le fameux « Fuor del mar » n'est pas à la hauteur du style *fast and furious* qui caractérise le grand ténor américain. Déception relative également pour l'Idamante sans âme d'Anna Bonitatibus, l'extrême raffinement un peu vain du chant de Sabine Devieilhe en Ilia. Seuls l'Arbace lunaire de Linard Vrielink ou l'Elettra véhémente de Nicole Chevalier, prêtresse de la nuit et de la vengeance, rendent à Mozart cette vie que Raphaël Pichon déploie de manière si sensible et palpitante à la tête de l'ensemble Pygmalion. ■

MARIE-AUDE ROUX

Idomeneo, re di Creta, de Mozart. Avec Michael Spyres, Anna Bonitatibus, Sabine Devieilhe, Nicole Chevalier, Linard Vrielink, Satoshi Miyagi (mise en scène), Chœur Pygmalion et Chœurs de l'Opéra de Lyon, Orchestre Pygmalion, Raphaël Pichon (direction). Théâtre de l'Archevêché. Jusqu'au 22 juillet.